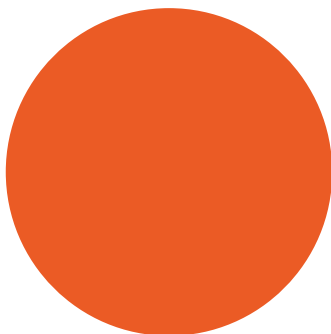
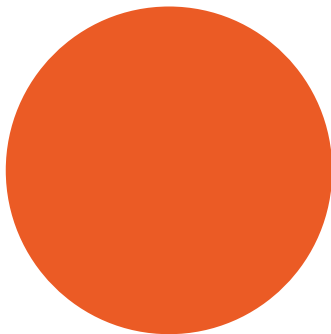


ENTRETIEN AVEC CYRIL TESTE

METTEUR EN SCÈNE DE *NOBODY*
DU 6 AU 9 OCTOBRE 2015

Propos recueillis par Adèle Duminy le 7 mai 2015



Avec *Nobody*, Cyril Teste et le collectif MxM réalisent une « performance filmique », forme au croisement du théâtre et du cinéma. Sur le plateau un film se tourne, se réalise et se monte sous nos yeux, en temps réel. Le metteur en scène Cyril Teste évoque les principes du genre.

Vous appartenez au collectif MxM : c'est important pour vous, cette notion de collectif ?

Cyril Teste Le collectif MxM, c'est une histoire qui remonte à maintenant quinze ans. On a compris qu'il fallait travailler dans des projets plus transversaux pour pouvoir construire notre histoire et notre grammaire. Ça a permis de constituer un grand groupe avec des gens venus de corps de métiers différents. Le collectif, par sa pluralité, permet de produire des objets plus difficiles à identifier : installations, spectacles, concerts... avec toujours ce souci de travailler avec des outils d'aujourd'hui.

Votre « performance filmique » suit une charte rigoureuse que vous exposez au début du spectacle. Pourquoi vous être fixé de telles contraintes ?

C.T. Poser la charte au départ c'était aussi trouver ce qui unit et ce qui sépare le théâtre et le cinéma. Et le terrain commun est celui du temps. Le temps du cinéma grave le présent : il est immuable. Le temps du théâtre est tout autre. Il est fluctuant, vivant. C'est cette confrontation, ces deux manières d'aborder le temps qui nous ont intéressés. On s'est donc imposé une charte de sept règles pour ne pas tricher avec le temps, notamment celui des spectateurs. On dit aux spectateurs : « Tout ce que vous allez voir sur le plateau dépend d'un temps qui est un temps théâtral. En aucun cas, on va se permettre d'utiliser nos technologies pour tricher avec le temps. » Je m'inspire aussi du dogme 95, de Lars von Trier et de Thomas Vinterberg, qui s'étaient donné une série de règles pour pouvoir faire du cinéma. Nos règles à nous tournent toutes autour du temps : tout est fait, réalisé, monté, mixé... en temps réel. Rien n'échappe au présent.

Le film tourné en direct est projeté sur un écran qui surplombe la scène. Est-ce que ce long métrage possède sa propre autonomie ? Peut-il être vu en dehors du spectacle ?

C.T. Le long métrage qui se déroule sous les yeux des spectateurs a une réalité autonome. On l'a déjà projeté dans des festivals et des salles de cinéma. Le rendu final du film, qui est au-dessus des acteurs et de l'équipe de tournage, est complètement inscrit dans des règles cinématographiques. On n'est pas du tout dans du théâtre filmé.

L'équipe de tournage et les comédiens sont vraiment visibles pour le spectateur ?

C.T. On voit tout de la fabrication du film. En 2013, on avait déjà proposé une première version du spectacle dans un décor naturel, une véritable architecture où le spectateur n'avait aucune clef de l'espace. Donc nous étions obligés de faire des plans larges pour que le spectateur comprenne l'architecture des bureaux. Maintenant qu'on est en plateau, le public voit le décor donc il a une intelligence de ce qui se passe. On peut resserrer nos cadres, nos plans. La grille de lecture est totalement différente. Parce que voir un film dont on sait qu'il se réalise en temps réel, c'est une chose ; voir le film se construire sous nos yeux en est une autre. C'est là où je trouve que le défi est intéressant : on va pouvoir lire ce qui se passe hors champ, suivre des trajets. C'est un plan séquence d'une heure trente ! Ça rend les choses encore plus probantes vis-à-vis du thème traité.

Que raconte *Nobody* ?

C.T. C'est l'histoire d'un homme, Jean Personne, qui est consultant en restructuration et qui va faire son boulot. Il a 26 ans. On suit ce jeune-homme dans l'entreprise et petit à petit on va voir ses déviances humaines. On réalise à quel point ces gens-là ont du mal à inscrire leur intimité dans ce monde de l'entreprise. On a trouvé le mémoire d'un jeune de 26 ans lui-même consultant en restructuration qui, dès son premier jour dans l'entreprise, a licencié 70 personnes. *Nobody* est aussi un docu-fiction basé sur des témoignages réels.

Vous parlez de benchmarking dans *Nobody*. De quoi s'agit-il ?

C.T. C'est un système d'autosurveillance mis en place dans les entreprises : un principe de management qui s'inspire presque d'un système de milice. Il n'y a plus de patron, plus de DRH, on n'a plus besoin de caméra de surveillance. On s'autoévalue. Ce modèle va très vite nous amener à des accidents psychologiques puisque nous ne sommes pas faits pour être surveillé en permanence.

Dans l'entreprise d'aujourd'hui, les gens sont comme les chevaux. S'ils boitent on les tue. On n'a pas le droit à l'erreur dans ce système. C'est ce qu'expliquent bien les consultants en entreprise qu'on voit dans *Nobody* : la personne portant atteinte à l'économie sera celle à abattre. Je trouve le regard de Falk Richter sur le sujet très juste parce qu'il ne porte aucun jugement. On est simplement là pour mettre le doigt sur les endroits qui ont tendance à nous dévier parfois.

Pour autant, il y a de l'humour dans *Nobody*, non ?

C.T. Absolument ! C'est pour ça que je dis aussi qu'on n'est absolument pas dans la revendication. Ça n'a aucun intérêt de montrer ce système de l'extérieur. C'est là où Falk Richter est très fort. C'est parce que nous en faisons partie qu'on peut trouver l'humour à l'intérieur. Pour moi, le théâtre politique n'est absolument pas un théâtre qui revendique. C'est un théâtre qui peut aussi lever des traits d'humour, montrer les parties absurdes du système. En aucun cas on va se retrouver devant quelque chose d'austère qui nous montrerait que l'entreprise est mauvaise. On essaie de contrebalancer cette noirceur par des élans ludiques. Et ce qu'il faut se dire c'est qu'on ne juge pas non plus ces personnages-là. Je crois que ces gens-là ont leurs failles, leur part d'humanité, leur part de déviance, ni plus ni moins que nous.

Vous encouragez d'ailleurs une forme d'empathie avec les personnages et notamment avec le protagoniste Jean Personne...

C.T. Absolument. Je ne pourrais pas manger en tête à tête avec ce personnage parce que son métier fait de lui un sniper. Il sort des gens du système : il tue donc des gens d'une certaine manière. Mais puisqu'il allait falloir que je travaille avec lui pendant des semaines, je me suis demandé quels étaient les endroits où je pouvais être attaché à lui. Dans l'écriture, on a donc fait en sorte qu'on puisse oublier aussi un peu ce monde de l'entreprise pour qu'on soit vraiment avec les personnages. On touche des espaces d'intimité chez chacun d'eux pour qu'il y ait de l'empathie. Par exemple, Jean Personne vrille lui aussi, notamment parce qu'il va être amené à licencier un de ses camarades. Il va comprendre que les chiffres qu'il a sur son ordinateur correspondent à des visages.

Dans *Nobody*, on injecte de l'histoire parce que ce sont des humains, pas uniquement des données. On s'attache à eux même si ce qu'ils font n'est pas louable.

Et puis, les comédiens sont vraiment charmants. Vous recherchez ces qualités-là chez eux ?

C.T. En fait ce sont des comédiens avec qui j'avais déjà travaillé. C'est par leur aura, par leur humanité que je suis allé chercher les personnages et pas l'inverse. Je ne leur ai pas collé un personnage sur le dos. J'ai sorti quelques personnages de l'œuvre de Falk Richter en fonction de ce que je savais des comédiens.

Ils sont jeunes : ils ont 25-30 ans. Ils sont lumineux. C'est un collectif d'acteurs : le collectif La Carte blanche. Ils se connaissent bien. Il se dégage quelque chose de leur groupe qui sert énormément le propos.

Vous avez déjà travaillé sur les textes de Falk Richter par le passé. Qu'est-ce qui vous intéresse chez cet auteur ?

C.T. Falk Richter est un des rares auteurs qui a su questionner le théâtre politique aujourd'hui. Ce n'est pas un Allemand pour rien... Le théâtre allemand a toujours été engagé politiquement mais Falk Richter a cette virtuosité incroyable de nous montrer non pas le système en face mais de l'intérieur. Il nous montre la manière dont on a ingéré le système. C'est un auteur qui me parle parce que je fais partie de ce système. Il aborde des sujets extrêmement beaux parce qu'il met toujours au centre l'intime et le politique c'est-à-dire qu'il va vous parler du système tout en vous racontant notre vie privée. Je trouve ça très intelligent.